

Piero Sraffa (1898-1983) : actualité de la théorie des prix de production*

par

Eric Berr

*Maître de Conférences, Centre d'économie du développement
Université Montesquieu-Bordeaux IV - France*

Résumé

Dans le cadre de la théorie du circuit, nous montrons que les travaux de Sraffa sont toujours d'actualité et qu'ils forment, avec ceux de Keynes, les fondations du paradigme post-classique en construction. Sraffa apporte sa théorie des prix de production et met l'accent sur les conflits sociaux. Keynes fournit, par l'intermédiaire de sa théorie de la demande effective, le mode de détermination des quantités qui manque à Sraffa et facilite l'intégration de la monnaie.

Abstract

Within the context of circuit theory, we show that the works of Sraffa are still relevant and form, together with those of Keynes, the foundations of the post-classical paradigm in construction. Sraffa brings his production prices theory and stresses on social conflicts. Keynes provides, through his effective demand theory, the way of determining quantities that lacks to Sraffa and facilitate money integration.

* Communication au congrès annuel de l'A.F.S.E., 24-25 septembre 1998, Paris.

Sommaire

1.	Introduction	1
2.	La réinterprétation des hypothèses de Sraffa	1
	1. <i>La reproductibilité du système</i>	2
	2. <i>Le taux de profit uniforme</i>	2
	3. <i>L'identité des prix des intrants et des extrants</i>	2
	4. <i>La résolution du système de Sraffa</i>	3
3.	Le rapprochement Sraffa-Keynes	3
	1. <i>Incertitude et détermination des quantités</i>	3
	2. <i>L'exogénéité du taux d'intérêt et l'endogénéité de la monnaie</i>	4
	3. <i>L'émergence du circuit post-classique</i>	4
4.	Conclusion	5
	Références bibliographiques	6

1. Introduction

La commémoration du centenaire de la naissance de Sraffa prouve, si besoin en était, que son œuvre, bien que peu abondante, a néanmoins marqué l'histoire de la pensée économique. La parution en 1960 de *Production de marchandises par des marchandises* consacre le retour de la pensée classique et marque l'avènement d'un courant néo-ricardien qui tente de développer le système sraffien des prix de production¹. Pour certains², ce système peut s'interpréter, à la lumière des travaux de von Neumann, en termes d'équilibre général. D'autres, regroupés autour de Garegnani, défendent la thèse d'une continuité théorique entre Ricardo, Marx et Sraffa. Cette approche — la théorie du surplus — se veut fidèle à la tradition classique et porte son attention sur la longue période. Pour d'autres enfin, dont nous faisons partie, le développement des travaux de Sraffa doit servir de base à la synthèse post-classique qui, en réunissant les courants néo-ricardien et post-keynésien, souhaite présenter une alternative cohérente au paradigme néo-classique. Pour envisager la réussite d'une telle synthèse, la tâche des économistes ne doit pas consister à suivre à la lettre les indications laissées par les précurseurs, mais doit plutôt être de porter l'accent sur la fécondité de certaines de leurs idées³. C'est dans cette optique que nous tentons de donner un éclairage nouveau à la théorie de Sraffa, à l'aide de l'analyse de circuit⁴. Sraffa lui-même nous donne les éléments de sa filiation circuitiste en se référant explicitement à Quesnay, l'un des grands précurseurs du circuit. En effet, c'est « dans le Tableau économique de Quesnay qu'[il] trouve l'image originelle d'un système de production et de consommation comme procès circulaire, et cela représente un contraste frappant avec la vision présentée par la théorie moderne, d'une voie à sens unique qui conduit des facteurs de production aux biens de consommation »⁵. Afin de donner une représentation complète du circuit post-classique, les éléments majeurs de la pensée post-keynésienne doivent être intégrés à l'analyse sraffienne.

1. La réinterprétation des hypothèses de Sraffa

Dès ses premiers écrits⁶, Sraffa s'attaque à la théorie néo-classique. Il réfute la théorie symétrique de la valeur qui, reposant sur la non-proportionnalité du coût total de production par rapport aux quantités produites, implique que la demande joue un rôle dans la détermination des prix. Il montre que le prix d'un bien dépend uniquement de ses coûts de production et abandonne l'idée, chère aux néo-classiques, d'une détermination simultanée des prix et des quantités. Il démontre enfin que, dans une première approximation de la réalité, l'on doit considérer que les biens sont produits à coûts constants s'il existe des capacités de production inemployées, à coûts croissants dans le cas contraire.

Sraffa jette ainsi les bases sur lesquelles doit grandir le paradigme post-classique. Si le système qu'il propose dans *Production de marchandises* fait référence à un « cycle annuel de production avec marché annuel », Sraffa néglige la phase de l'échange pour n'étudier que la phase productive, ce qui fait dire à certains⁷, que l'analyse de Sraffa est partielle et donc que *Production de marchandises* doit être perçu comme « une investigation du système de prix de production, et de l'influence des variables de la répartition (le taux de profit et le salaire) sur ces prix. Les problèmes tels que la détermination des niveaux de la production et de l'emploi, la répartition du revenu, et les causes de la croissance du produit ne sont donc par conséquent pas abordés »⁸. Le travail de reconstruction consiste alors, en donnant un éclairage nouveau aux hypothèses, expliquées ou non, de Sraffa, à intégrer la théorie sraffienne des prix de production dans un système plus vaste, d'inspiration post-classique, de production et d'échange.

Nous partons des conditions de production énoncées par Sraffa lui-même. En prenant en compte des processus de production unitaires, son système s'écrit:

$$Ap(1+r) + wL = p \quad (1)$$

avec:

- A : matrice carrée de rang n des coefficients techniques.

$\forall (i,j), a_{ij} \geq 0$, a_{ij} représentant la quantité de bien j utilisée dans la production d'une unité de bien i.

¹ Un aperçu très complet des diverses voies empruntées par le courant néo-ricardien est donné par Arena [1990a].

² Abraham-Frois et Berrebi [1976], Bidard [1991] et [1992].

³ Lavoie [1992b].

⁴ Sur la théorie du circuit, voir Poulon [1998].

⁵ Sraffa [1970], p.116.

⁶ Voir Sraffa [1925] et [1926], dont la traduction est fournie par G. Faccarello dans Sraffa [1975].

⁷ Roncaglia [1978], Arena [1990b] et [1992].

⁸ Roncaglia [1978], p.117. G. Faccarello et P. de Lavergne confirment la position de Roncaglia, qui est pour eux une interprétation néo-marxiste de Sraffa entendant « replacer l'interprétation de l'uniformité du taux de profit dans la problématique du « cycle du capital ». Selon ce point de vue, la théorie des prix de production constitue la théorie d'un moment bien précis de ce cycle, celui de la production » (Faccarello et de Lavergne [1977], p.276).

- L : vecteur-colonne d'ordre n des quantités de travail direct incorporées par unité de bien produit (ces quantités sont définies en heures de travail).
- p : vecteur-colonne d'ordre n des prix.
- w : taux de salaire⁹.
- r : taux de profit.

Le système économique défini par Sraffa suppose l'existence d'une spécialisation technique des producteurs puisque chaque branche d'activité produit un bien. Les équations (1) mettent en évidence une relation inverse entre w et r , relation qui matérialise l'antagonisme de classes cher à Sraffa. En effet, la répartition est vue sous un angle macroéconomique et met en scène deux groupes sociaux, les capitalistes et les travailleurs, qui se partagent le surproduit physique. Afin de prendre en compte l'activité globale des entreprises, nous pré-multiplions les équations (1) par un vecteur-ligne y , de rang n , représentant les quantités totales de biens produites, soit:

$$yAp(1+r) + wyL = yp \quad (2)$$

1. La reproductibilité du système

Le système étudié doit, selon Sraffa, « remplacer ce qui a été consommé dans la production »¹⁰. Cette hypothèse permet de lui donner une signification économique et d'en assurer la reproduction physique de période en période. La condition de reproductibilité est que la quantité produite d'un bien i quelconque doit être supérieure ou égale à la quantité de ce même bien utilisée comme moyen de production dans les différentes branches de l'économie, soit:

$$\sum_{j=1}^n a_{ij} \leq 1 \quad (3)$$

Cette condition de reproductibilité dans la production, bien que nécessaire, n'est pourtant pas suffisante. Il faut lui ajouter une condition de reproductibilité dans l'échange stipulant que la quantité vendue d'un bien doit être supérieure à la quantité de ce même bien utilisée comme intrant¹¹.

2. Le taux de profit uniforme

L'hypothèse d'unicité du taux de profit n'apparaît plus comme le résultat de la concurrence que se livrent les capitalistes, hypothèse « qui correspond

à l'idée, qui avait retenu l'attention de Smith et de Marx par exemple, selon laquelle l'unité d'un système économique capitaliste est assurée par la liberté de mouvement du capital à la recherche de l'emploi le plus rentable »¹². Cette position, qui est celle adoptée par l'approche du surplus, corrobore la conception classique de la concurrence basée sur la libre entrée des firmes dans tous les secteurs de production. Ainsi, un secteur réalisant des profits plus importants que les autres verra entrer de nouvelles entreprises, attirées par la possibilité d'obtenir de meilleurs gains. Il va résulter de cette situation que l'offre du produit concerné sera supérieure à la demande qui lui est adressée, d'où une tendance à la baisse des prix et au rééquilibrage du taux de profit vers son niveau moyen.

Pour le circuit néo-ricardien, l'unicité du taux de profit apparaît plutôt comme une norme, une convention découlant de l'existence d'un conflit entre groupes sociaux à propos du partage du produit net. Cette norme évite ainsi que des conflits intra-groupes surgissent avec l'apparition de taux différenciés et se substituent aux conflits inter-groupes car Sraffa privilégie en effet « l'antagonisme essentiel, exprimé par la relation w/r (...) qui oppose deux groupes et non celui qui oppose les individus d'un même groupe »¹³. Dans la logique post-classique cette hypothèse doit, à terme, être abandonnée¹⁴.

3. L'identité des prix des intrants et des extrants

Elle découle de la notion classique d'« année » donnée par Mill, qui est « la période comprenant un cycle complet de production et de consommation »¹⁵. Sraffa adopte lui « l'hypothèse d'un cycle annuel de production avec un marché annuel »¹⁶. Il convient ici de bien distinguer les notions de vente et de consommation, qui donnent des significations différentes aux périodes de Sraffa et de Mill. La définition de Mill apparaît plus restrictive que celle de Sraffa, en ce sens qu'elle suppose que les biens — intermédiaires ou finaux — sont consommés au cours de leur période de production. Cela ne pose aucun problème dans le cas des biens de consommation finale qui sont assimilables aux produits non fondamentaux de Sraffa. Leur prix apparaît seulement dans le membre de droite des relations (1). En revanche, les biens intermédiaires — les produits fondamentaux de Sraffa

⁹ L'hypothèse du salaire unique se justifie si l'on suppose, à la suite de Sraffa, que les différences de qualité dans le travail « ont été préalablement ramenées à des différences équivalentes de quantités de sorte que chaque unité de travail reçoit le même salaire » (Sraffa [1970], p.13).

¹⁰ Sraffa [1970], p.6.

¹¹ Arena [1987], p.102.

¹² Roncaglia [1990], p.35.

¹³ Arena [1990b], p.198.

¹⁴ Voir Arena [1992], Lavoie [1992c] et Roncaglia [1978].

¹⁵ Sraffa [1975], p.99.

¹⁶ Sraffa [1970], p.12.

— constituent l'investissement brut de la période suivante. Ils sont vendus à la période t mais utilisés dans la production de la période $t+1$. La définition de Sraffa est plus complète puisqu'elle prend en compte cette particularité des biens intermédiaires.

Ainsi, les prix sont identiques car les marchandises sont tour à tour produites et vendues au sein d'une même période. Leur valorisation aux prix de la période d'utilisation représente le sacrifice de valeur que les entreprises consentent en employant ces biens dans la production, soit le coût d'opportunité¹⁷. Cette position confirme l'hypothèse de prix de production effectifs qui sont des prix d'offre issus des conditions de production. Et rien, dans l'analyse de Sraffa, ne permet de supposer que les prix de production doivent assurer l'égalisation entre quantités demandées et quantités offertes¹⁸. La loi des débouchés de Say, dont Garegnani a montré qu'elle n'était pas indispensable au système ricardien¹⁹, est définitivement exclue du système sraffien.

4. La résolution du système de Sraffa

Après avoir fixé une des variables de la répartition, Sraffa détermine les prix de production ainsi que la deuxième variable de la répartition. Pour cela, il se sert des équations (1) et de la relation suivante:

$$\sum_{i=1}^n \left[p_i - \sum_{j=1}^n a_{ij} \cdot p_j \right] = 1 \quad (4)$$

qui exprime le fait que le revenu national est égal à l'unité. De notre interprétation de la pensée de Sraffa, nous déduisons que le système formé des équations (1) et (4) n'est ni une situation optimale, ni une position de longue période. Le déséquilibre y est explicitement introduit. A terme, la reproductibilité du système n'est pas assurée et l'on peut très rapidement — comme le suggère Torrens — arriver à une situation de surproduction généralisée si la production n'est pas intégralement vendue à chaque période. Ce modèle présente deux limites. Il ne dit rien sur le mode de détermination des quantités à produire et fait abstraction du rôle de la monnaie. C'est dans ces deux directions que la théorie de Keynes va nous permettre d'enrichir le modèle néo-ricardien.

3. Le rapprochement Sraffa-Keynes

1. Incertitude et détermination des quantités

Sraffa, nous l'avons vu, rejette la théorie néo-classique où prix et quantités produites sont déterminés simultanément, par le jeu des forces gouvernant l'offre et la demande. Il abandonne cette «*théorie symétrique de la valeur*»²⁰ pour rejoindre la position adoptée par Ricardo pour qui les prix sont déterminés par les coûts de production, donc par les seules conditions d'offre. Seulement, la position retenue par Sraffa demeure obscure. La seule information que le lecteur de *Production de marchandises* peut trouver est que les quantités produites, ainsi que les quantités de marchandises utilisées dans la production des différentes branches sont supposées connues. La question de leur détermination est donc entièrement ouverte.

La théorie keynésienne permet de combler ce vide. S'opposant à la théorie dominante, Keynes affirme que le niveau de l'emploi, donc celui de la production, ne découle pas d'une quelconque confrontation entre offre et demande mais dépend des anticipations des entrepreneurs. Il abandonne l'analyse fondée sur l'interdépendance d'agents à statut identique et lui substitue une conception causale, hiérarchisée, de l'activité économique. Ainsi, les entreprises fixent l'emploi et la production au niveau qui maximise leur profit escompté. Dans ce monde de l'incertain, donc non probabilisable, les entreprises adoptent un comportement conventionnel qui tente de se rapprocher du comportement moyen ou de celui de la majorité²¹. C'est donc à partir de l'état de leurs prévisions — largement conventionnelles — mais aussi de leur équipement en capital que les entreprises fixent le volume de l'emploi. Keynes résume sa théorie en disant «*qu'étant donné la psychologie du public, le niveau global de la production et de l'emploi dépend du montant de l'investissement*»²². En plus de fournir une explication quant au mode de formation des quantités, Keynes rejoint Sraffa sur le rôle central joué par l'investissement. En effet, Sraffa accorde une importance primordiale aux biens qui entrent, directement ou indirectement, dans la production de tous les biens. Il les nomme «*produits fondamentaux*» et correspondent à la catégorie des biens d'investissement.

Quand elles formulent leurs anticipations, les entreprises connaissent le niveau des salaires — donc

¹⁷ Cette interprétation s'oppose à la vision de Bidard pour qui «*le respect de la logique classique exige de souligner que l'écriture même des équations de prix implique que la difficulté de production est identique en t et en $t+1$ pour tous les biens, ce qui signifie que nous avons nécessairement affaire à une situation de reproduction régulière: soit reproduction simple (à l'identique) en l'absence d'épargne, soit reproduction élargie proportionnelle si l'épargne est positive*» (Bidard [1992], p.644).

¹⁸ Roncaglia [1978].

¹⁹ Garegnani [1983].

²⁰ Sraffa [1975], p.43.

²¹ Keynes [1990].

²² Keynes [1990], p.153.

celui de w — qui ont été préalablement négociés avec les représentants des travailleurs²³. Keynes rejoint ainsi les économistes classiques en considérant le taux de salaire comme une variable exogène. Sraffa envisage cette possibilité si l'on considère un salaire de subsistance, déterminé par « *les conditions physiologiques ou sociales* »²⁴. Dans le cas où le salaire s'élève au dessus de son niveau de subsistance, il fait du taux de profit sa variable indépendante.

2. L'exogénéité du taux d'intérêt et l'endogénéité de la monnaie

La principale faiblesse du système sraffien est qu'il ne prend pas en compte le rôle joué par la monnaie. Son intégration n'est cependant pas exclue par Sraffa qui affirme que le taux de profit est « *susceptible d'être déterminé en dehors du système de production, et en particulier par le niveau du taux monétaire de l'intérêt* »²⁴. Cette citation, qui a suscité de nombreuses réactions²⁵, ouvre la voie d'un rapprochement avec la théorie post-keynésienne de la monnaie qui retient l'exogénéité du taux d'intérêt monétaire.

A la suite des travaux précurseurs de S. Weintraub, les post-keynésiens s'opposent à la théorie quantitative de la monnaie qui est à la base des politiques monétaristes faisant de la quantité de monnaie une variable exogène, indépendante du taux d'intérêt, qu'il convient de maîtriser. Le taux d'intérêt, c'est-à-dire le coût du crédit, varie alors en fonction de la demande. Il est donc endogène.

Les post-keynésiens adoptent la position inverse. Pour eux, les banques fixent le coût du crédit — le taux d'intérêt monétaire — et fournissent, au taux choisi, toutes les liquidités réclamées par les emprunteurs. L'initiative de la création monétaire revient donc aux agents producteurs que sont les entreprises. La monnaie est introduite dans le cadre de la production, au moment où les entrepreneurs négocient le niveau des salaires monétaires et formulent leurs anticipations. Le taux d'intérêt monétaire — exogène — est le reflet de l'état de la préférence pour la liquidité et traduit le degré d'inquiétude face à l'avenir. La monnaie et le crédit sont, au contraire, des variables endogènes et répondent

de ce fait à une demande formulée par les entreprises. Lavoie²⁶ souligne qu'en considérant le taux d'intérêt comme une variable exogène, les post-keynésiens sont en complet accord avec les néo-ricardiens.

3. L'émergence du circuit post-classique

Les hypothèses développées ci-dessus confèrent une place nouvelle au système des prix de production. Celui-ci s'inscrit dès lors dans une analyse macroéconomique en termes de circuit. Dans ce circuit, on distingue trois catégories d'agents. Les banques fixent le niveau du taux d'intérêt monétaire et fournissent les crédits demandés par les entreprises. Les entreprises anticipent le niveau de la demande et enclenchent le processus productif. Les ménages fournissent la main-d'œuvre nécessaire à la production. La définition sraffienne de l'« année » nous donne le cadre temporel à l'intérieur duquel se déroulent les opérations de la période post-classique, qui se décompose en trois phases — anticipation, production, marché²⁷.

La phase des anticipations ouvre le circuit. Sur la base des résultats passés et de l'état de la convention, les banques fixent le taux d'intérêt monétaire. Les représentants des entreprises et des ménages établissent, par négociations, le niveau du taux de salaire qui apparaît de ce fait comme une variable exogène. Il n'existe donc pas de marché du travail au sens conventionnel du terme puisque le prix du travail (w) est fixé avant le niveau de l'emploi qui ne dépend pas directement de l'offre et de la demande de travail mais des anticipations des entrepreneurs. Cependant, s'il fait l'objet de négociations à chaque début de période, le taux de salaire, de par sa rigidité — à la baisse, mais aussi à la hausse —, ne varie que lentement²⁸. Connaissant le taux d'intérêt et le taux de salaire, les entreprises fixent, pour un état donné de la technologie (A), le volume de l'emploi (L) et celui de la

²⁶ Lavoie [1992a].

²⁷ Arena [1982]. Comme G. Faccarello et P. de Lavergne [1977] le soulignent, l'interprétation retenue s'identifie à la problématique du « circuit du capital ». Ainsi, à l'enchaînement investissement, métamorphose réelle du capital, réalisation de la valeur de Marx nous substituons la série suivante: anticipation (qui est une forme de détermination de l'investissement), production, échange.

²⁸ L'hypothèse de rigidité à la baisse de w semble contredire l'idée d'une relation inversement proportionnelle entre w et r . En effet, si w ne peut baisser d'une période à l'autre, nous devons admettre que c'est le taux de profit qui diminuera de période en période, ce qui semble confirmer l'idée de Marx d'une baisse tendancielle du taux de profit, donc d'une inéluctabilité de la crise. Afin d'éviter toute confusion, il nous faut préciser que la théorie néo-ricardienne établit une relation inverse entre taux de profit et taux de salaire réel. Ainsi, une hausse de w va, toute chose égale par ailleurs, provoquer une hausse des prix par l'intermédiaire de la relation (1), donc une hausse du niveau général des prix (p). Si l'augmentation de w est supérieure à celle de p , le taux de salaire réel (w/p) croît tandis que le taux de profit monétaire décroît. Si l'augmentation de w est inférieure à celle de p , c'est alors le taux de salaire réel qui chute et le taux de profit monétaire qui augmente.

²³ Arena confirme cette position: « *le salaire est déterminé au début de la période courante par négociation et concertation entre les partenaires sociaux, i.e., les groupes des entreprises et des salariés. Il n'existe donc pas de marché du travail au sens conventionnel du terme: en effet, le prix du travail [(w)] est fixé avant le niveau d'emploi et ce dernier ne dépend pas directement de l'offre et de la demande de travail mais des anticipations des entrepreneurs* » (Arena [1982], p.413).

²⁴ Sraffa [1970], p.42.

²⁵ Voir les contributions de Pivetti [1985] et Panico [1988] qui considèrent le taux d'intérêt monétaire comme la variable clé de la répartition. Pasinetti [1988], Nell [1988] et Wray [1988] s'opposent à cette vision.

production (y) au niveau qui leur assure une norme moyenne de rentabilité — le taux de profit uniforme (r) — maximale.

La deuxième phase de la période est celle de la production. Les entreprises mettent en oeuvre les plans de production élaborés dans la première phase. A l'issue de cette phase, les quantités produites (y) sont valorisées à leur prix de production (p). Les salaires — négociés lors de la première phase — sont versés aux ménages.

La phase du marché clôt la période, donc le circuit. Elle correspond à la vente de la production. C'est dans cette dernière phase que sont enregistrés les éventuels déséquilibres. En effet, si le prix d'offre (p) proposé par les entreprises ne correspond pas au prix de demande (p_m) souhaité par les acheteurs sur le marché, des situations de pénurie ou de surproduction vont apparaître²⁹. Trois cas sont possibles:

- **cas n°1** : Les prix de production correspondent aux prix souhaités sur le marché. La production est vendue intégralement. Le système se reproduit de façon régulière et croît au taux r de période en période. Nous rejoignons l'interprétation du système sraffien en termes d'équilibre général. Pour notre part, ce cas est exceptionnel et n'a que très peu de chance de se réaliser.
- **cas n°2** : Les prix de production sont supérieurs aux prix du marché. Puisque les premiers sont des prix effectifs, les quantités vendues (y_m) sont inférieures aux quantités produites (y). Les entreprises réalisent un profit qui est en deçà de leurs espérances. Nous sommes donc en présence d'un déséquilibre effectif qui ne pourra être corrigé qu'à la période suivante avec un changement d'attitude des entrepreneurs.
- **cas n°3** : Les prix de production sont inférieurs aux prix que les agents sont prêts à accepter lors de l'échange. Dès lors, si la production est entièrement vendue, nous avons à faire face à un état de déséquilibre implicite puisqu'une partie de la demande n'est pas satisfaite. Là encore, la situation ne pourra être corrigée que lors de la période suivante.

5. Conclusion

²⁹ Deux types d'ajustement sont possibles: par les quantités ou par les prix. Selon l'optique retenue, nous privilégions l'ajustement par les quantités qui confère le rôle central à la phase de production puisque les prix issus de celle-ci (p) s'imposent dans la phase suivante. L'ajustement par les prix, au contraire, privilégie la phase des échanges puisque ce sont les prix demandés par le marché (p_m) qui prévalent alors.

Face à un paradigme néo-classique déjà constitué, Sraffa et Keynes représentent les deux piliers sur lesquels repose la construction du paradigme post-classique. L'interprétation circuitiste permet d'introduire le déséquilibre chez Sraffa. Elle s'oppose également au principe de simultanéité des opérations de production et d'échange cher à la théorie néo-classique et peut finalement être vue comme « *une analyse causale de l'activité économique (succession périodique de phases qui s'enchaînent, sans convergence vers un état stable de long terme) au détriment d'une analyse interdépendante (mouvement le long d'un sentier de croissance régulière et homothétique en équilibre et convergence vers ce sentier en déséquilibre)* »³⁰. Le temps est perçu dans sa dimension historique et le marché occupe la place qu'il n'aurait jamais du quitter, celle d'organe de contrôle. Sraffa fournit une théorie des prix qui enrichit la théorie keynésienne. Keynes, par l'intermédiaire de sa théorie de la demande effective, fournit le mode de détermination des quantités qui manque à Sraffa. La théorie post-keynésienne de la monnaie endogène suit la voie tracée par Sraffa en matière d'intégration monétaire. Après avoir été le « prélude à une critique de la théorie économique », les travaux de Sraffa, enrichis par ceux de Keynes, participent à la reconstruction de la théorie économique.

Références bibliographiques

- Abraham-Frois, G. ; Berrebi, E. 1976. *Théorie de la valeur, des prix et de l'accumulation*, Paris, Economica.
- Arena, R., 1982. « Réflexions sur la compatibilité des approches ricardienne et keynésienne du fonctionnement de l'activité économique », *Economie Appliquée*, 35 (3).
- Arena, R., 1987. « La dynamique économique: nouveaux débats, nouvelles perspectives », *L'Actualité Economique*, 63 (1), p.77-117.
- Arena, R., 1990a. « Introduction », in Arena R., Ravix J-L.(eds), *Sraffa trente ans après*, Paris, P.U.F.
- Arena, R., 1990b. « Sraffa, les prix et le marché: un point de vue », in Arena R., Ravix J-L.(eds), *Sraffa trente ans après*, Paris, P.U.F.

³⁰ Arena, [1982], p.406.

- Arena, R., 1992. « Une synthèse entre post-keynésiens et néo-ricardiens est-elle encore possible ? », *L'Actualité économique*, 68 (4), p.587-606.
- Bidard, C., 1991. *Prix, reproduction, rareté*, Paris, Dunod.
- Bidard, C., 1992. « Equilibre général et synthèse post-classique », *L'Actualité économique*, 68 (4), p.632-646.
- Faccarello, G. ; Lavergne, P., (eds) 1977. *Une nouvelle approche en économie politique ? Essais sur Sraffa*, Paris, Economica.
- Garegnani, P., 1983. « Notes on Consumption, Investment and Effective Demand », in Eatwell J., Milgate M.(eds), *Keynes's Economics and the Theory of Value and Distribution*, Oxford, Oxford University Press.
- Keynes, J.M., 1990 (1937). « La théorie générale de l'emploi », *Revue française d'économie*, 5 (4), p.141-156.
- Lavoie, M., 1992a. *Foundations of Post Keynesian Economic Analysis*, Aldershot, Edward Elgar.
- Lavoie, M., 1992b. « Post-keynésiens et néo-ricardiens: vers une synthèse post-classique ? Présentation du symposium », *L'Actualité économique*, 68 (4), p.560-563.
- Lavoie, M., 1992c. « Eléments d'analyse d'une synthèse post-classique », *L'Actualité économique*, 68 (4), p.607-631.
- Nell, E.J., 1988. « Does the Rate of Interest Determine the Rate of Profit? », *Political Economy*, 4 (2), p.263-267.
- Panico, C., 1988. *Interest and Profit in the Theories of Value and Distribution*, Londres, Macmillan.
- Pasinetti, L., 1988. « Sraffa on Income Distribution », *Cambridge Journal of Economics*, 12, p.135-138.
- Pivetti, M., 1985. « On the Monetary Explanation of Distribution », *Political Economy*, 1 (2).
- Poulon, F., 1998. « Le circuit keynésien: principaux concepts », in Bidard C., Hendaoui A., Poulon F.(eds), *Keynes et Sraffa: recherche de passerelles*, Paris, Cujas.
- Roncaglia, A., 1978. *Sraffa and the Theory of Prices*, Chichester, John Wiley & Sons.
- Roncaglia, A., 1990. « Piero Sraffa: une bibliographie raisonnée », in Arena R., Ravix J-L.(eds), *Sraffa trente ans après*, Paris, P.U.F.
- Sraffa, P., 1925. « Sulle relazioni fra costo e quantità prodotta », *Annali di Economia*, 2, p.277-328 (trad. française in Sraffa [1975], p.1-49).
- Sraffa, P., 1926. « The Laws of Returns under Competitive Conditions », *The Economic Journal*, 36, p.535-550 (trad. française in Sraffa [1975], p.51-68).
- Sraffa, P., 1970 (1960). *Production de marchandises par des marchandises*, Paris, Dunod.
- Sraffa, P., 1975. *Ecrits d'économie politique*, (édité par G. Faccarello), Paris, Economica.
- Wray, L., 1988. « The Monetary Explanation of Distribution: a Critique of Pivetti », *Political Economy*, 4 (2).